



HAL
open science

Crane à Velestino

Guillaume Tanguy

► **To cite this version:**

| Guillaume Tanguy. Crane à Velestino. 2017. hal-04145946

HAL Id: hal-04145946

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04145946>

Submitted on 29 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

CRANE À VELESTINO (1897)

Stephen Crane

Athènes, le 10 mai — (transmise par dépêche depuis Volos.) — Quand cette guerre aura pris fin, l'on se souviendra de Velestino comme de sa plus grande bataille.

Les Grecs essayèrent d'abord un revers à Larissa, et le monde entier s'attendait à un dénouement des plus rapides, mais Velestino a prouvé que les soldats grecs, lorsqu'ils sont bien dirigés, peuvent tenir tête aux Turcs, et ce malgré leur infériorité numérique. Cette bataille a prouvé leurs qualités de combattants, leur résistance, leur âpreté, ce qui, après Larissa, a dû surprendre le monde entier.

Je sais que toute la Grèce s'en est réjouie, et cette bataille a eu sur les soldats grecs le même effet que le champagne : elle les a comblés de joie. Certes, l'armée se retira de Velestino, mais elle n'y était pour rien. Le commandant s'en mordit les doigts et laissa échapper un juron lorsqu'il reçut l'ordre de battre en retraite. Il savait que son armée touchait la victoire du bout des doigts. Trois jours plus tôt, il avait enrayé l'avance des Turcs de façon admirable, les abattant au fur et à mesure qu'ils déferlaient sur lui. C'est au milieu de cette atmosphère d'ivresse de la victoire qu'arriva l'ordre de se replier. Pourquoi cet ordre ? Des revers, ou quelque semblable événement survenu ailleurs, en furent peut-être la cause, si tant est qu'il y ait eu une explication.

Smolenski savait, bien sûr, que cette retraite condamnait Volos, et il pestait comme un soldat ou un général. Mais, tout comme un soldat ou un général, il obéit aux ordres et les Turcs occupèrent Velestino — et ce après trois jours de combats victorieux. Les soldats exultaient, le commandant était sûr de son fait — et c'est alors que le Prince héritier ordonna la retraite. Mon sentiment est que les Turcs avaient dû contourner les Grecs par l'extrême gauche. Il ne fait guère de doute, à l'heure où j'écris, qu'on en sait davantage à New York qu'à Volos sur ce point. Quoi qu'il en soit, les Turcs n'auraient jamais pu contourner les Grecs par la droite, et nous, qui vîmes les choses les plus terribles sur ce flanc, sommes sceptiques quant à la violence des combats sur le flanc gauche.

L'ordre du repli abasourdit tous les hommes de cette compagnie. Que de commentaires, parmi les soldats ! Personne ne voulait se replier, sauf les rares soldats qui se seraient repliés de toute façon. Les Grecs n'ignoraient pas que les Turcs étaient supérieurs en nombre mais, malgré leur supériorité, ils leur avaient infligé une raclée pendant trois jours, et voulaient renouveler l'exploit.

Certains correspondants virent plus de combats que moi. J'étais plutôt mal en point, et je m'étais hâté de quitter Pharsale lorsque j'avais eu vent de la violente offensive lancée contre Velestino. Je savais que la prise de Velestino exposait presque complètement la base de l'armée à Volos, et de ce fait je ne ménageai pas ma peine, mais n'arrivai qu'à midi le deuxième jour. J'avais déjà assisté à des échauffourées et à des escarmouches, mais ceci fut ma première grande bataille.

Le grondement des fusils était prodigieux. De loin on eût dit une étoffe que l'on déchire; de plus près, cela ressemblait au crépitement de la pluie sur un toit de tôle et, de très près, ce n'était qu'une série de longues détonations. C'était un bruit magnifique — plus magnifique que tout ce que j'eusse pu imaginer dans mes rêves, plus impressionnant que le grondement des Chutes du Niagara, et plus grandiose que le tonnerre ou qu'une avalanche, parce qu'il était empreint de cet émerveillement devant la tragédie humaine. C'était le bruit le plus magnifique de toute mon expérience, plus que celui de n'importe quelle symphonie. Ce fracas était idéal.

Cela n'est qu'un point de vue. Ceux qui périrent là en auraient peut-être un autre.

Le massacre des Turcs fut gigantesque. Le feu des Grecs était si nourri que les soldats turcs se protégeaient les yeux de leurs mains pendant l'assaut. A huit reprises les Turcs chargèrent ce jour-là, et à chaque fois ils furent repoussés. En désespoir de cause, la cavalerie turque attaqua même l'ennemi sur une colline rocheuse et escarpée. Ces escadrons insensés et surnois furent pratiquement anéantis. Des fragments épars refluent lentement, laissant la plaine noire d'hommes et de chevaux morts ou blessés. De loin, on eût dit un jeu. On ne voyait pas de sang, pas la moindre expression — rien qui fût horrible.

Ce jour-là, toutes les offensives turques se révélèrent catastrophiques pour les assaillants. Les soldats grecs, eux, combattirent avec la régularité d'employés comptables, jamais fatigués ni mécontents. Ce fut un superbe spectacle. Les Grecs, constamment exposés au feu de l'artillerie même lorsque cessaient les tirs d'infanterie, combattirent sans jamais se plaindre. Les Turcs étaient en grand nombre et se battaient selon les préceptes de leur religion, mais les Grecs ne se découragèrent pas et les écrasèrent. Les combats avaient lieu tantôt dans des collines pelées, tantôt dans des plaines verdoyantes, mais les Grecs tinrent toujours leur position.

Une fois la nuit tombée, des obus explosaient de temps à autre, éclairant les ténèbres. A leur lueur rouge je vis des blessés que l'on évacuait vers Volos. Leurs cris de douleur étaient rares. Ils étaient silencieux dans l'ensemble.

Dans la grisaille du petit matin, les tirs d'infanterie reprirent. Ils résonnèrent dans les collines, réveillant les batteries, et bientôt tout le spectacle recommença.

Les canons turcs étaient supérieurs à ceux des Grecs, qui étaient surtout équipés de mortiers de montagne. L'artillerie turque se composait principalement d'armes classiques, et j'appris à maudire les officiers allemands qui en dirigeaient le tir. Je crois que ces officiers sont l'aboutissement logique de la civilisation allemande, qui affirme qu'un homme doit avant tout être un soldat ; il finit par n'être plus qu'un soldat, et n'a plus rien d'un homme. Je considère ces officiers allemands comme autant de tueurs à gages. Dans de telles circonstances, on ressent de vives émotions.

J'observai pendant longtemps l'infanterie grecque, vêtue de bleu, s'engager dans une petite plaine et prendre position. La guerre prend du temps. La chronologie rapide des batailles n'est pas exacte. Un homme aurait le temps de se raser, de déjeuner ou de prendre son bain pendant des batailles qui, d'après les descriptions qu'on en lit, semblent rapides comme l'éclair. Pendant que je regardais, les Turcs changèrent de tactique, délaissant le flanc droit des Grecs dans la plaine pour se diriger vers leur flanc gauche sur l'escarpement rocheux. Puis les combats se déroberent au regard.

Les Grecs étaient dans des tranchées, confortablement aplatis dans la boue, tirant méthodiquement, tandis que les Turcs se rapprochaient dangereusement d'eux. Toutes les crêtes étaient ourlées de fumée. Je vis des soldats dans la tranchée faire une pause et boire à leur gourde, faire coulisser leur cartouchière pour mettre derrière eux les douilles vides, ou se retourner pour parler à un camarade. Puis ils reprirent le combat.

Je remarquai un lieutenant qui se tenait debout à l'arrière d'une tranchée, en train de rouler une cigarette, les jambes écartées. Il se tenait dans cette posture insouciant lorsqu'une balle lui traversa le cou. Son domestique sortit de la tranchée et s'agenouilla en pleurs à côté du corps, malgré la bataille. Les hommes durent le traîner par les jambes pour le ramener dans la tranchée.

Les soldats de réserve qui arrivaient passèrent devant un oratoire en bord de piste. Ils s'arrêtèrent pour se signer et pour prier. Un obus frappa l'autel et le détruisit. Les hommes à l'arrière de la colonne durent prier devant les ruines de l'autel.

Un officier de batterie envoya un homme à l'arrière pour lui trouver une autre paire de jumelles, sa première paire ayant été brisée par une balle de fusil. L'homme, par erreur,

ramena une bouteille de vin. Pendant ce temps, les Turcs se mettaient en formation sur une petite colline herbeuse, à environ un kilomètre de là. L'officier ne décolérait pas contre le soldat qui s'était trompé, mais à aucun moment il ne lâcha cette bouteille de vin.

Un membre de la Légion Etrangère arriva de la gauche, blessé à la tête. On lui avait fait un bandage d'une maladresse admirable, avec à peu près huit mètres de toile. Je remarquai un petit drapeau anglais de soie brodé sur sa manche. Il était dépité et disait que la bataille était terminée. La plupart des blessés décrètent la bataille terminée.

La nouvelle arriva du flanc gauche que les Turcs avaient essayé de les contourner de ce côté, mais en vain. Je ne vis aucun correspondant et supposai qu'ils étaient tous au cœur de la bataille.

À droite, les Turcs se mirent en formation et commencèrent lentement à traverser la plaine tandis que les batteries de mortiers ouvraient le feu sur eux. Je vis des soldats se diriger vers l'arrière pour parer une éventuelle attaque latérale en direction de Volos.

À droite, le combat dans la plaine commença. Pareils à des ombres, une multitude de Turcs avançaient lentement vers les tranchées grecques, repérables à leurs panaches de fumée grise. Des tirs commencèrent à s'abattre sur les tranchées en haut de la colline et aussi sur la batterie à l'arrière. J'espérais que les Grecs dans la plaine se hâteraient de déloger les Turcs de leur position. C'est ce qu'ils firent vaillamment au terme d'une attaque d'infanterie aussi rapide que féroce. Le petit bois où avait lieu le combat était comme embrasé. Il y eut un crépitement et un grondement prodigieux, puis les Turcs, vaincus, se replièrent. Dans les lignes grecques, ce fut la liesse générale : les officiers se pavanaient, et dans les tranchées les hommes arboraient un large sourire. C'est-à-dire, voyez-vous, à cet instant précis, vers la fin de l'après-midi, qu'arriva l'ordre de battre en retraite.

Smolenski, apparemment, avait essuyé les plus rudes combats. Cependant, le centre et l'aile gauche près de Karadja, et à Pharsale même, s'étaient à nouveau repliés. Nul ne savait pourquoi. Nous ne savions rien de leur situation, mais cet ordre semblait invraisemblable.

Smolenski, paraît-il, en pleura.

Je descendis assister au repli. Les Turcs, chose curieuse, parurent comprendre l'ordre aussi vite que nous. Ils rapprochèrent leurs batteries avec une rapidité étonnante pour des Turcs. Votre dévoué correspondant fut passablement pilonné en chemin.

La retraite ne fut pas désordonnée, mais lugubre et empreinte de colère. Un régiment d'evzones, ces soldats portant la fustanelle, fort de deux mille hommes, vint couvrir la retraite et, à la lueur du crépuscule éclairé par les explosions des mortiers turcs, les Grecs battirent lentement en retraite. L'ordre d'avancer et de se faire laminer n'effraie jamais les soldats, mais l'ordre de se replier en effraie plus d'un. Une retraite est toujours moins ordonnée qu'une avancée. Mais celle-ci fut particulièrement honorable. Les soldats avançaient à la cadence habituelle et restaient groupés.

Un train arriva – le dernier train grec à parcourir ce trajet avant longtemps. Il fut la cible de tirs nourris. Je voulais voir le conducteur, mais n'y parvins pas. Peu d'hommes sont aussi courageux que cet ingénieur, même dans l'armée grecque. L'association d'un accident ferroviaire et d'un bombardement est une fâcheuse circonstance. Pendant le retour, dans le train, un homme couvert de bandages ensanglantés me harangua en grec avec frénésie.

J'envoie cette dépêche de Volos, mais elle sera encore sous presse que les Turcs seront déjà ici.

Traduction de Guillaume Tanguy